

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

XIII

Paul et Renée venaient de franchir le seuil de la porte extérieure et traversaient la cour.

L'entrepreneur ne comprenait absolument rien à ce qui se passait, mais l'expression du visage de son cousin, et ses yeux hargnards, lui causaient une épouvante instinctive.

— Encore une fois, qu'as-tu donc ? répéta-t-il en tremblant à son tour.

Léopold, au lieu de lui répondre, bégaya :

— Ils viennent... ils approchent...

On entendait un bruit de pas dans le couloir.

— Une issue... poursuivait l'évadé de Troyes, une issue... je veux fuir...

Et il jetait autour de lui des regards affolés.

On frappa doucement à l'huis du cabinet.

Léopold semblait prêt à défaillir, mais il aperçut une porte derrière le bureau de son cousin et, retrouvant des forces, bondit jusqu'à cette porte, l'ouvrit et disparut en la refermant derrière lui.

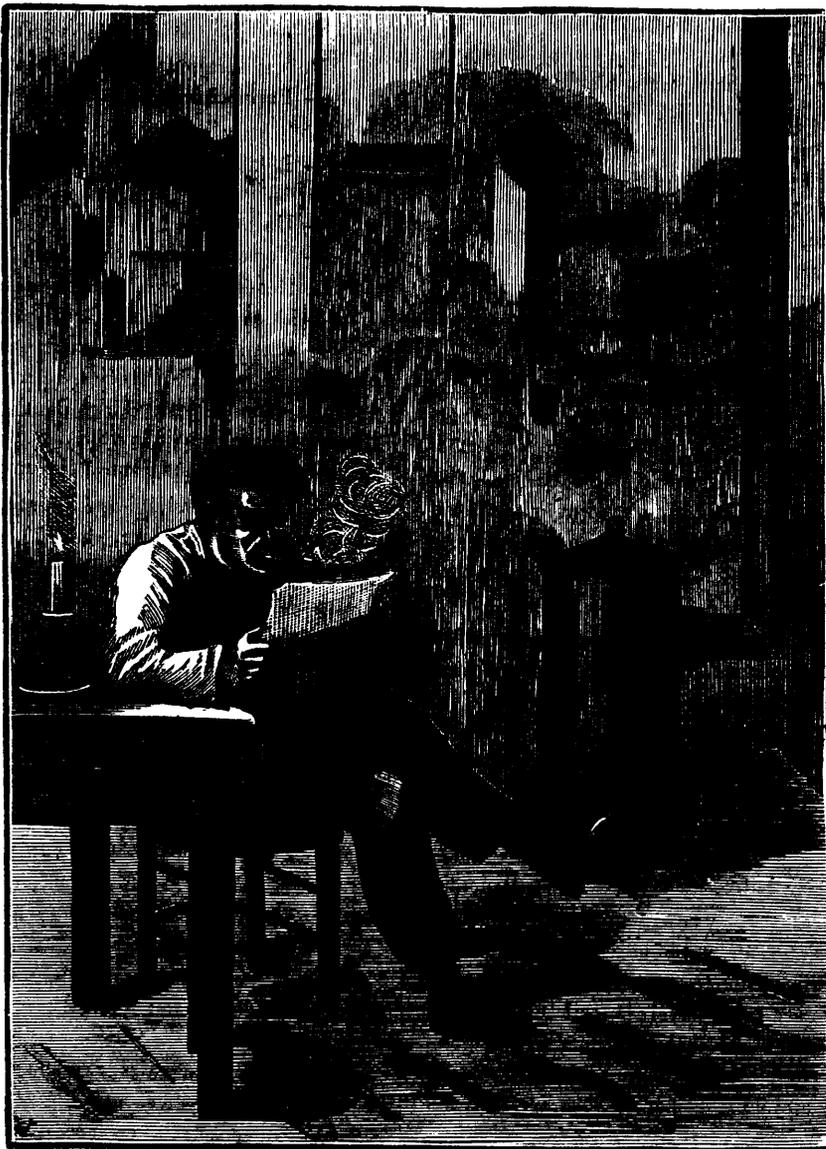
Pascal, tremblant sans savoir pourquoi, en proie à un effarement plus facile à comprendre qu'à décrire, se demandait :

— Que se passe-t-il ?

On frappa de nouveau.

— Entrez... — dit-il machinalement en pressant dans mains son front baigné de sueur.

La porte tourna sur ses gonds. Paul fit entrer Renée devant lui, et courut à son père.



Jarrelonge se mit à passer en revue les papiers.

Celui-ci venait de passer de l'épouvante à la stupeur. Il s'expliquait moins que jamais la fuite de Léopold, et il regardait avec étonnement l'adorable visage rougissant de la jeune fille.

Renée s'inclinait respectueusement devant lui avec timidité, mais sans gaucherie, et restait gracieuse jusque dans son trouble.

— Cher père, dit Paul après avoir embrassé Pascal, en vous annonçant ma visite sans ajouter que je ne viendrais pas seul, je vous ménageais une surprise... Vous m'avez accordé le droit de disposer librement de mon cœur, et vous m'avez permis quand j'aurais fait un choix, de vous amener celle qui portera mon nom et marchera près de moi dans la vie... Chère père, je vous présente mademoiselle Renée, que j'aime et qui sera ma femme...

La fille de Marguerite s'inclina de nouveau.

Renée... balbutia le constructeur en tressaillant, et en regardant

avec une étrange fixité la fiancée de Paul, mademoiselle se nomme Renée ?...

— Oui, mon père...

La blonde enfant s'approcha de Pascal. Son cœur battait

avec violence ; ses jambes se dérobaient sous elle , cependant elle eut la force de dire, d'une voix très basse et très émue, mais qui ne perdait rien de sa douceur :

— Pardonnez-moi, monsieur, si j'ose me présenter ainsi brusquement devant vous... Quel que soit mon manque d'expérience, je sais cependant combien la démarche à laquelle votre fils m'entraîne aujourd'hui est contraire à tous les usages... C'est entourée de sa famille qu'une jeune fille doit entrer dans sa famille nouvelle... Je ne l'ignore pas... mais, hélas ! je suis seule au monde... je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, et Paul est mon unique appui... Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi donc, et daignez m'accueillir avec bienveillance...

Le constructeur se répétait tout bas :

— Elle se nomme Renée et n'a jamais connu ni son père, ni sa mère...

L'étudiant, les yeux fixés sur Pascal, attendait une réponse aux touchantes paroles de Renée, et s'inquiétait de le voir préoccupé et silencieux.

L'entrepreneur s'aperçut au bout d'un instant de ce qui se passait dans l'esprit de Paul, et comprit que son silence pouvait être mal interprété.

Il appela sur ses lèvres un sourire de commande, prit l'une des mains de la jeune fille, et dit avec une cordialité menteuse :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle... Votre présence met dans ma solitude un rayon de soleil...

En même temps il conduisit Renée jusqu'à un fauteuil près de la cheminée, fit signe à Paul de se placer de l'autre côté, et s'assit lui-même.

L'acte de courtoisie, les paroles gracieuses de Pascal avaient rompu la glace et dissipé l'embarras des deux jeunes gens. Le constructeur poursuivit :

— Mon fils m'avait parlé de vous déjà, mademoiselle, en des termes qui, je le vois aujourd'hui, n'avaient rien d'exagéré... Je comptais donc sur votre visite, mais je ne l'espérais pas si prompte... Paul m'a dit vous avoir arrachée à la mort, et vous avez été bien malade, je le sais...

— J'ai été bien malade... en grand danger, répliqua la fille de Marguerite, mais je suis tout à fait guérie, grâce aux bons soins de monsieur Paul et de ses amis dévoués...

— J'en bénis le ciel ! continua Paul hypocritement. Votre démarche d'aujourd'hui me rend très heureux... D'avance je vous savais charmante, mais vous l'êtes beaucoup plus encore que je ne le croyais, et jamais enthousiasme ne fut mieux motivé que celui de Paul.

Renée devint pourpre et baissa les yeux. Le constructeur ajouta :

— Mon fils a raison d'affirmer que je le laisse maître absolu de son cœur et de son avenir... Connaissant l'élévation de son intelligence et la loyauté de son âme, j'avais la certitude qu'il ne pourrait faire un mauvais choix... J'avais cent fois raison, puisqu'il vous a choisie. Le comble du bonheur pour Paul sera de vous appeler sa femme, et moi je serai fier de vous nommer ma fille...

Deux grosses larmes se suspendirent aux longs cils de Renée. L'étudiant prit avec effusion les deux mains de Pascal en s'écriant :

— Ah ! que vous êtes bon, cher père, et que je vous aime !

Renée cessa d'être maîtresse de son émotion grandissante, et balbutia d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Que de tendresse filiale ne vous dois-je pas, monsieur, et

quelle reconnaissance infinie ! ! Je vais trouver une famille, moi, pauvre enfant isolé dans la vie... je vais avoir un père, moi qui ne connais pas le mien...

Ces derniers mots attirèrent de nouveau l'attention de Pascal.

— Ainsi vous êtes orphelin ? demanda-t-il...

— Je n'en sais rien, monsieur... fit Renée en baissant la tête.

— Vous n'en savez rien ! !

— Non, monsieur...

— Comment ?

Paul intervint.

— Cher père, fit-il, à cette heure où ma fiancée est presque votre fille, nous ne devons conserver aucun secret pour vous... notre devoir est de tout vous apprendre...

Les larmes ruisselaient sur les joues de Renée.

— Ne vous troublez pas, mon enfant... lui dit Pascal de sa voix la plus mielleuse en lui serrant affectueusement les mains.

Puis, s'adressant à Paul, il ajouta :

— Parle, cher fils...

L'étudiant répondit :

— L'existence tout entière de Renée est entourée d'un mystère impénétrable jusqu'à ce jour...

— Un mystère ?

— Vous allez en juger... Ainsi qu'elle vous l'affirmait tout à l'heure, Renée n'a jamais connu ni son père ni sa mère...

— Elle sait au moins qu'ils sont morts ? demanda Pascal.

— Elle l'ignore... En interrogeant ses plus lointains souvenirs, elle se voit abandonnée à la sollicitude mercenaire d'une nourrice dans un petit village dont elle a même oublié le nom. Là une femme venait la voir...

— Sa mère sans doute ? interrompit Pascal.

— Non... une simple subalterne. Cette femme la prit avec elle ; tous deux véquirent ensemble dans un autre village, pas quelques années plus tard, Renée fut conduite en pension.

— Où ? demanda vivement le constructeur.

— A Troyes...

Pascal tressaillit de nouveau et la contraction de ses yeux trahit son trouble intérieur.

— Dans ce pensionnat, dit Renée prenant la parole à son tour, je recevais plusieurs fois chaque année la visite de cette femme qui avait veillé sur moi depuis mon enfance, elle semblait m'aimer beaucoup, mais aux manifestations de sa tendresse se mêlait la déférence respectueuse qu'une subalterne témoigne à ses maîtres...

— Quelle est donc cette jeune fille ? se demandait Pascal. Renée poursuivit :

— Il y a cinq ans environ, madame Ursule...

— Madame Ursule ! !... dit involontairement l'entrepreneur devenu très pâle.

— Vous la connaissez, mon père ? demanda Paul, surpris de l'effet produit par ce nom.

Pascal se sentait en face d'une situation étrange, terrible. Il commençait à comprendre l'épouvante de Léopold. En conséquence, il se tint sur ses gardes.

— Je ne la connais pas, répondit-il, mais l'intérêt de ce récit me cause une émotion profonde... Continuez, mon enfant, je vous en prie !...

— Il y a cinq ans, reprit Renée, les visites de madame Ursule devinrent moins fréquentes et furent remplacées par celles

de mon protecteur, de l'homme qui, me dit-on, me servait de père, et que jusqu'à cette époque je n'avais jamais vu... Cet homme se nommait M. Robert...

— Le doute devient impossible, pensa Pascal Lantier. C'est elle... C'est sa fille...

— On ne connaissait au pensionnat ni le nom de famille de cet homme, ni sa demeure... Il ne me faisait point sortir. Au moment des vacances madame Ursule venait me chercher, nous voyagions pendant un mois, puis je reprenais ma place au milieu mes compagnes avec une tristesse grandissante, avec un sentiment plus vif de mon isolement...

— Vous n'interrogez pas votre protecteur et cette dame Ursule ? fit Pascal. Vous ne leur demandiez point quels étaient vos parents ?...

— Mes questions restaient sans réponse, ou les réponses étaient vagues et ne m'apprenaient rien... on me parlait d'un mystère qui s'éclaircirait plus tard... Il y a un mois, environ, madame Ursule arriva vêtue de deuil. Elle m'annonça que mon protecteur était mort, que j'allais quitter la pension, et elle m'emmena...

— Où vous conduisait-elle ?

— A Paris.

— Pour y rejoindre votre famille ?

— Non, monsieur, mais pour porter à un notaire une lettre; en échange de cette lettre il devait me remettre un paquet cacheté d'où, s'il fallait en croire madame Ursule, dépendait mon avenir...

— Et vous avez vu ce notaire ?

— Je ne l'ai pas vu... je ne savais pas son nom... La lettre a été perdue, ou plutôt volée par les misérables qui ont assassiné madame Ursule...

Pascal ne pouvait plus maîtriser sa terreur. L'héritière de Robert Vallerand, l'enfant que Léopold prétendait morte, était là, devant lui, et c'était elle qu'aimait son fils !

Il se leva, pâle comme un spectre, le corps agité par un tremblement nerveux, en balbutiant :

— Assassiné...

Paul attribua ce trouble visible à l'émotion toute naturelle résultant du récit de la jeune fille.

— Oui, mon père, répondit-il, on a tué madame Ursule comme on avait voulu, deux jours auparavant, tuer Renée en la précipitant dans la Seine au pont de Bercy, mais un hasard providentiel déjoua le calcul des meurtriers. Renée tomba sur un amas de neige où fut amortie sa terrible chute. Dieu m'envoya pour son salut, je l'aime et je veux la venger.

— La venger... répéta Pascal en frissonnant.

— Je l'ai juré, mon père... Il ne se commet point de crime sans cause. Le but de celui-ci devait être de rendre impossible une rencontre entre Renée et sa mère, vivante sans doute et riche, dont on convoite la fortune. Pourquoi, sans cela, aurait-on tendu un piège à la pauvre enfant qui ne pouvait avoir d'ennemi ? Madame Ursule était dépositaire de papiers importants, on l'a tuée pour les lui prendre... Dans la nuit d'avant-hier j'ai rencontré, j'ai poursuivi l'un des assassins, j'en ai la certitude, j'en ai la preuve ; il a pu m'échapper, mais je vais consacrer ma vie à le chercher. Dieu permettra que je le retrouve, et alors malheur à lui, malheur à ses complices !

Pascal sentait un frisson d'angoisse passer sur sa chair, tandis qu'une sueur glacée perlait à la racine de ses cheveux. Cependant l'absolue nécessité de faire bonne contenance s'imposait.

Il fallait avant tout ne pas se trahir. Il fallait ensuite reprendre sa présence d'esprit, mettre à profit l'étrange fatalité qui faisait de Paul le défenseur de Renée, interroger le jeune homme, connaître ses projets et se mettre en garde.

— Ainsi, demanda-t-il au bout d'un instant, d'une voix décomposée qu'il s'efforçait d'affirmer, ainsi tu as rencontré l'un des assassins ?...

— Oui, mon père.

— Comment as-tu pu le savoir ?...

— Renée l'avait reconnu...

— Vous avez donc vu son visage ?

— Non, monsieur, répondit la fille de Marguerite, et d'ailleurs ce visage je ne le connaissais pas... J'ai reconnu sa voix... j'ai reconnu le refrain qu'il chantait au moment où la voiture conduite par lui arrivait sur le pont de Bercy où le crime devait s'accomplir...

— Ce doit être Jarrelonge... pensa l'entrepreneur, et Léopold qui ne m'a rien dit de tout cela !

Il ajouta, mais à voix haute :

— Ces preuves d'identité me paraissent très discutables... beaucoup de voix se ressemblent, et le premier passant venu peut, très innocemment, répéter le refrain qu'un assassin chantait la veille...

— Vous avez raison, mon père, mais si l'homme avait eu la conscience nette, aurait-il pris la fuite en se voyant suivi ?... Cent fois non. Il avait peur, donc il était coupable... c'est d'une logique indisputable.

A cela il n'y avait rien à répondre. Pascal reprit :

— En admettant que tu sois dans le vrai, comment retrouveras-tu cet homme ?...

— Je fouillerai les bas-fonds de Paris et j'ai le pressentiment que mes recherches aboutiront...

— Cela peut durer longtemps...

— J'aurai de la patience...

L'entrepreneur prit les mains de son fils

— Bien, cher enfant ! dit-il. Tu t'imposes une noble tâche ! Je t'aiderai de tout mon pouvoir à venger ta chère Renée et à retrouver sa mère...

— Avec l'aide de Dieu et la vôtre, j'y parviendrai !...

Pascal s'était un peu remis du coup imprévu et terrible qu'il venait de recevoir. Son visage redevenait calme.

— Maintenant, reprit-il en se rasseyant, ne songeons plus au passé, et parlons de votre avenir... Vous ne pouvez vous marier à bref délai, et vous êtes assez raisonnables pour comprendre cela tous les deux...

— Nous le comprenons, mon père... répondit Paul.

— Qu'allez-vous faire ?

— Attendre... Quand je serai reçu avocat... quand ma position sera sinon brillante du moins assurée, nous reviendrons vous rappeler notre entretien d'aujourd'hui...

— Mais, répliqua l'entrepreneur du ton le plus gracieux, je pense que tu n'attendras pas jusque-là pour revenir me voir avec mademoiselle Renée...

— Si vous nous le permettez, père, cela nous rendra bien heureux... s'écria Paul avec joie.

— Je vous le permets et je vous en prie ! ..

— Ah ! monsieur, balbutia Renée, que vous êtes bon et que je suis reconnaissante !...

— Prouvez moi votre reconnaissance en m'aimant un peu...

— Je vous aime déjà de toute mon âme...

— C'est donc moi qui suis l'obligé... Paul sera bien vite

avocat. Je lui donnerai sa dot et vous deviendrez ma fille...

— Dans six mois, père, je serai inscrit au barreau de Paris...

— Où tu prendras une brillante place, je n'en doute pas... Mais permets-moi une question que ma qualité de futur beau-père empêche d'être indiscret. Pendant ces six mois, que fera mademoiselle Renée?...

— Elle a trouvé un emploi modeste qui lui permettra de vivre d'une façon bien simple, en ne devant rien à personne. répondit Paul.

— Un emploi modeste? répéta l'entrepreneur.

— Oui, mon père... Renée est experte en fait de dentelles. Demain elle entrera chez madame Laurier dont le magasin bien connu de la plus haute clientèle féminine, se trouve boulevard Beaumarchais.

— Situation modeste, en effet, mais parfaitement honorable...

— Vous approuvez?

— J'approuve et j'applaudis... Mademoiselle Renée logera sans doute chez madame Laurier?

— Non, monsieur... répondit la fille de Marguerite. J'ai loué deux petites pièces dans le voisinage de la Bastille, rue Beautreillis, no ***

Pascal gravait dans sa mémoire tous ces renseignements.

— C'est tout près du boulevard Beaumarchais... dit-il. Ce sera très commode. Je n'ai nul besoin, n'est-ce pas, de vous recommander, mes enfants, la plus grande circonspection dans votre conduite. Le monde est méchant, vous le savez, et voit volontiers du mal où il n'y en a pas. Paul doit tenir plus qu'à tout au monde à la réputation intacte de celle qui sera sa femme.

— Soyez tranquille, mon père. Je serais au désespoir que l'ombre même d'un soupçon effleurât ma fiancée. Je tiens à son honneur comme au mien et, si rude que me semble ce sacrifice, je ne mettrai jamais les pieds dans sa demeure. Nous nous verrons de temps en temps, hors de chez elle et en présence d'une amie. Nous n'en serons que plus heureux quand le mariage nous aura réunis...

L'entrepreneur parut réfléchir et sa physionomie exprima l'inquiétude.

— As-tu pensé, dit-il ensuite, que vous allez vous heurter à une difficulté fort grave?

— Laquelle, mon Dieu? demanda Paul.

— Les ténèbres épaissies autour de Renée vous causeront bien des embarras au moment du mariage...

— Comment cela?

— Ne le comprends-tu pas?

— Non, je l'avoue...

— Pour un légiste de ta force, cela m'étonne. Mademoiselle Renée, ne sachant rien de sa famille, ne possède certainement pas son acte de naissance...

— C'est vrai... murmura la jeune fille.

— Et, poursuivit Pascal, cet acte sera nécessaire, indispensable même, pour la publication des bans.

— On y suppléerait au besoin par un acte de notoriété... répondit Paul, d'ailleurs avant six mois, je l'espère bien, Renée aura retrouvé sa mère.

— Avant six mois Renée sera morte... pensa le constructeur. Point d'acte de naissance... Rien n'est perdu...

— Nous allons vous quitter, mon père... reprit l'étudiant.

— A bientôt, n'est-ce pas?

— Certes, à bientôt... puisque vous nous permettez de revenir...

— Si tu vois ta tante Marguerite, évite de lui parler de nos projets... Plus tard il sera temps de l'en instruire, je m'en chargerai...

— Je serai muet.

Pascal prit Renée par la main et, l'attirant à lui, mit sur son front le baiser de Judas.

— Au revoir, mes enfants! dit-il d'une voix émue; au revoir "ma chère fille!"

La fiancé de Paul sentait battre à coups rapides son cœur où débordait la joie.

L'étudiant offrit son bras à la fille de Marguerite et le jeune couple, reconduit jusqu'au seuil par Pascal Lantier, quitta la maison de la rue de Picpus.

— Eh bien! Renée, êtes-vous heureuse? demanda Paul en souriant.

— Le bonheur me suffoque... La date d'aujourd'hui comptera dans ma vie... Que votre père est bon!...

— Je vous l'avais bien dit...

Et les deux jeunes gens hâtèrent le pas, pour rejoindre Jules et Zirza qui les attendaient dans un café-restaurant de l'avenue de Saint-Mandé.

Ce café-restaurant était celui où régnait le ménage Baudu. Ne connaissant que celui-là dans les environs, il l'avait naturellement indiqué.

En franchissant le seuil, Paul et Renée furent surpris et enchantés d'y trouver Victor Béralle, le contre-maître des ateliers de Pascal, en compagnie de Zirza et du futur docteur.

— Ah! pardieu, voilà une heureuse rencontre! s'écria l'étudiant en serrant la main de Victor.

— Ma foi, oui, monsieur Paul, et, sachant par M. Verdier que vous alliez venir, je vous attendais avec impatience. Le papa et la maman Baudu, et ma petite Etiennette, veulent vous remercier de la peine que vous avez prise en venant avec moi chez mon oncle de Bercy.

— C'est moi qui suis et qui serai toujours votre obligé, mon cher Victor, car cette soirée-là devait décider de mon bonheur.

Et il désignait Renée qui souriait à Victor.

— Il était enfoui sous la neige, votre bonheur... répondit ce dernier, heureusement nous l'en avons retiré. Vous allez tout à fait bien, mademoiselle?...

— Oh! tout à fait... grâce à mes bons amis...

— Puisque vous êtes ici, me permettez-vous de vous présenter ma future?...

— Je serai enchantée de la connaître et de lui prédire à coup sûr qu'elle sera heureuse avec un mari tel que vous.

Baudu, sa femme, Etiennette et Virginie chuchotaient près du comptoir.

Victor les appela du geste. Ils s'avancèrent; la présentation fut faite; Baudu sollicita la faveur d'offrir de l'absinthe à ces messieurs et du vin de Madère à ces dames, faveur qui lui fut accordée sans discussion.

Pendant ce temps, la blonde Zirza demandait tout bas à Renée:

— Eh bien?

— Il me semble que je rêve tant je suis joyeuse!...

— Son père?...

— Le meilleur des hommes... Il m'a reçue comme sa fille et le mariage est décidé.

— Quand se fera-t-il?

— Aussitôt que Paul sera reçu avocat. Dans six mois au plus tard...

— Ohère Renée !..

Et les deux femmes se serrèrent les mains avec effusion.

— Ah çà ! dit Victor, j'espère bien que vous n'êtes pas venus pour vous en retourner tout de suite...

— Nous ne partirons que pour aller dîner, répliqua Paul.

— Dîner ? Mais on dîne ici, et très bien. Je vous garantis que ma future belle-mère cuisine des petits plats à s'en lécher les pouces !

— Ne l'écoutez pas, fit maman Baudu en riant. Tout à l'heure il va vous dire que je dans le pion aux « chefs » des grandes maisons de Paris...

— Je le dirai, appuya Victor, et ce sera vrai.

— Nous en jugerons, reprit Paul, mais à condition que Victor et sa jolie future dîneront avec nous.

— Ce sera bien de l'honneur, monsieur Paul, mais nous acceptons... n'est-ce pas, Etienne ?

La jeune fille, rouge comme une cerise, répondit pas un « oui » timide.

La maison était simple, un vrai restaurant de barrière, mais maman Baudu se surpassa ; le dîner fut excellent et arrosé, si non de vins de grands crus, du moins de bourgogne authentique et de médoc sincère.

Paul se trouvait en veine de gaieté, et tout le monde partageait son entrain.

— A quand la noce ? demanda-t-il après avoir porté la santé d'Etienne.

Victor répondit, en regardant sa future qui rougit de nouveau jusqu'au blanc des yeux :

— Ça approche, monsieur Paul... Dimanche prochain nous serons affichés à la mairie sous le petit grillage, et le soir, ici, réunis de toute la famille pour un dîner cordial et sans façon. A ce propos je vais m'acquitter tout de suite de la commission dont j'étais chargé pour vous. Mes futurs parents espèrent que vous voudrez bien nous faire le plaisir, ainsi que mademoiselle Renée, monsieur Verdier et madame Zirza, d'assister au repas... Vous nous causeriez un gros chagrin en refusant...

— Aussi nous acceptons de grand cœur, — répliqua l'étudiant, et dimanche nous serons des vôtres...

Un applaudissement unanime accueillit cette réponse.

Laissons attablés ces joyeux convives et retournons à la maison de la rue de Picpus.

XXII.

Lorsque Pascal eut refermé derrière Paul et Renée la porte de la cour, son regard prit une expression d'indicible haine, ses lèvres se crispèrent, une sorte de rictus de fauve dilata ses narines.

Sans prononcer une parole il leva son poing fermé dans la direction que suivaient les jeunes gens, puis il regagna son cabinet.

Léopold encore pâle, mais redevenu calme, se tenait debout et les bras croisés au milieu de la pièce. Pascal, les yeux étincelants de colère, lui posa la main sur l'épaule et le secoua violemment en disant d'une voix sourde :

— Imbécile qui croyais à une apparition ! La morte est vivante ! Vous pouvez être fiers, Jarrelonge et toi, de la jolie besogne que vous avez faite ! Ce n'est pas dans la rivière que vous avez jeté l'héritière de Robert Vallerand, c'est dans la

neige, et c'est Paul, c'est mon fils, qui l'en a retirée !... Paul qui cherche les assassins de Renée et d'Ursule Sollier !... Paul qui a deviné en Jarrelonge un de ces assassins et qui l'a poursuivi ?... Paul qui finira par le retrouver et qui lui arrachera notre secret. Décidément le diable est contre nous ! Au moment où nous nous croyions hors de tout péril et près de toucher l'héritage, la fille de Robert sort de la tombe où nous la croyions ensevelie ! Nous sommes perdus, entends-tu Léopold ? Nous sommes bien perdus !

— J'entends, pardieu ! ! répliqua l'évadé de Troyes.

— Et que dis-tu de cela ?

— Je dis, d'abord, que je te conseille le sang-froid...

— Est-il possible d'en avoir ?

— On en a quand on veut, et l'épouvante est mauvaise conseillère.

Pascal se laissa tomber sur un siège, égaré, haletant.

— Et c'est mon fils... murmura-t-il, c'est mon fils qui place des obstacles devant moi !

— Nous parlerons de lui tout à l'heure. Mais, encore une fois, ne te laisse pas dominer par la terreur.

— N'est-elle pas légitime ?

— Dans le premier moment, je le sais, on ne peut s'en défendre. Moi-même tout à l'heure j'ai perdu la tête en voyant ensemble la morte ressuscitée et l'inconnu qui suivait Jarrelonge avant-hier soir et l'aurait certainement rejoint sans moi.

— Jarrelonge nous perdra... balbutia Pascal d'un ton lamentable.

— Jarrelonge se taira... répondit Léopold.

— En es-tu sûr...

— Oui, pardieu, j'en suis sûr...

— Comment lui imposer silence ?...

— En le rendant muet pour toujours... C'est le premier qui doit disparaître à cette heure... Ce refrain maudit est trop souvent sur ses lèvres... On le lui fera rentrer dans la gorge...

— Encore un crime... murmura le constructeur frissonnant.

— Bah ! un de plus ou de moins... Et d'ailleurs est-ce un crime ? Nous sommes dans le cas de légitime défense... On a le droit de défendre sa peau...

— Tu as raison...

— Parbleu ! !

— Sais-tu où dénicher ce drôle ?

— Non, mais qui cherche bien trouve infailliblement... et je chercherai bien...

— Quant à Renée ?

— Cette fois, elle ne m'échappera pas...

— Sa mort est-elle indispensable ? Je réfléchis qu'elle ne connaît ni son père, ni sa mère, et ne sait pas le nom du notaire auquel était adressée la lettre engloutie dans la Marne avec le cadavre d'Ursule... Rien ne peut la guider. Si nous la laissons vivre ?

Léopold haussa les épaules.

— Cœur de poule ! s'écria-t-il. A l'heure où l'on s'y attend le moins, il te prend des accès de sensibilité qui me feraient bien rire s'ils ne m'effrayaient pas ! Comprends donc que Renée peut se trouver un jour en face de sa mère... Que ton fils Paul, quoique tu lui aies conseillé de n'en rien faire, peut parler d'elle à Marguerite Bertin et que, de mot en mot, de phrase en phrase, d'induction en induction, la lumière peut j'aillir et la mère devenir sa fille !

— C'est vrai...répondit Pascal en courbant la tête. Il faut qu'elle disparaisse...Mais Paul...

— Eh bien, après ?

— Paul voudra la venger...

— Tant pis pour lui...

En entendant ces mots Pascal bondit du siège sur lequel il s'était laissé tomber, et s'écria, le visage contracté, les yeux pleins de flammes :

— Paul est mon fils...

— C'est un ennemi...

— Qu'importe. Une fois Jarrelongo et Renée supprimés, personne au monde ne pourra le guider vers les coupables. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, je te défends de toucher à mon fils ! Sur ta vie, je te le défends !

— Soit ! on n'y touchera pas...dit Léopold à haute voix.

Il ajouta tout bas :

— C'est ce que nous verrons !

— Maintenant, reprit Pascal, qu'allons-nous faire ?

— Nous occuper de ce qui presse le plus...répondit l'ex-réclusionnaire. A partir de demain lundi, Renée occupe un emploi chez une dame Laurier, marchande de dentelles, boulevard, Beaumarchais.

— Tu as donc entendu ?

— Tout, sans en perdre un mot, l'oreille appliquée à cette porte...Le logement de la petite se trouve rue Beautreillis, numéro ***.

— C'est bien cela...

— Laisse moi donc agir...

— Quel est ton plan ?

— Je n'en ai pas la moindre pour le quart d'heure, mais sois sans inquiétude et compte sur mon imagination fertile...

— As-tu quelques recommandations à me faire ?

— Une seule...

— Laquelle ?

— Sache paraître calme, même lorsque tu as l'esprit chaviré par l'inquiétude. La dissimulation est une cuirasse qui défend bien son homme. Fais en sorte que ton visage et ton regard ne trahissent aucune de tes pensées... — Sois de bronze et de marbre. Dès que j'aurai besoin de ta collaboration active, je t'en préviendrai. Éviteons, quant à présent, de nous voir, à moins que des choses sérieuses ne nous y obligent, et bon espoir ! Les morts peuvent ressusciter une fois, ils ne ressuscitent jamais deux...

Léopold serra la main glacée de Pascal et sortit en fredonnant un vieil air, mais au fond beaucoup moins rassuré qu'il ne voulait le paraître, et donnant lui-même l'exemple de la dissimulation qu'il recommandait à son cousin.

— Jarrelongo d'abord ! se dit-il en se dirigeant vers l'intérieur de Paris. Cet imbécile est compromettant et finirait par nous mettre dans l'embarras...

L'évadé n'avait pour le moment que fort peu de chances de trouver son ex-complice, peu désireux de tomber sous les griffes de celui qu'il venait de voler avec une superlative impudence. S'il craignait peu, et même pas du tout, une dénonciation, il craignait beaucoup la colère de Léopold qui pourrait se manifester par des voies de fait.

Redoutant fort de recevoir quelque mauvais coup, il ne sortait guère de chez lui que pour aller prendre ses repas. Encore avait-il soin de choisir des endroits qu'il ne fréquentait pas d'habitude, et il regagnait le plus vite possible son domicile.

Cette résolution volontaire ne lui semblait pas, d'ailleurs, pouvoir être de longue durée, la fureur de Léopold devant, sans le moindre doute, flamboyer et s'éteindre comme un feu de paille.

Jarrelongo avait rangé dans les tiroirs de sa commode les objets qui contenaient sa valise, et caché ses valeurs dans un placard dont il avait abaissé l'une de tablettes au ras de la cimaise ce qui formait un double fond assez difficile à deviner.

Il était riche d'une dizaine de mille francs. Cette somme lui semblait considérable. Il pensait :

— Avec de la patience et de la prudence j'arriverai à la réalisation de mon rêve, qui est de vivre de mes petites rentes en bon bourgeois, sans ornaître de la police. J'ai de quoi attendre une sérieuse affaire, une de ces affaires qu'on trouve en la cherchant longuement. Je l'étudierai...je la ferai tout seul, et j'y récolterai une honnête aisance pour mes vieux jours. Pas de complices !...jamais de complices !...Les complices, tôt ou tard, vous causent des ennuis...

Les papiers volés en même temps que les valeurs avaient été soigneusement mis de côté. Jarrelongo voulait se rendre compte de leur importance et du parti qu'on en pouvait tirer.

Après être allé rue des Canettes reporter les fausses clefs emportées la veille, il regagna la rue Beautreillis, alluma un bon feu dans son poêle, dont il approcha la table et, tout en fumant une vieille pipe, il se mit à passer en revue les papiers.

La plupart se rapportaient à des choses incompréhensibles pour lui. Il les mit néanmoins de côté en se disant :

— On ne sait pas...Peut-être bien qu'un jour ou l'autre ça pourra servir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

VI

L'ART ET L'ARGENT.

Nous n'éprouvons à cela aucune répulsion, mais nos âmes ne sauraient se confondre. Tout en nous différenciant d'une façon absolue jusqu'à notre manière de comprendre la religion. Vous croyez vous montrer suffisamment pieuse, quand vous brûlez des cierges devant une madone, que vous portez enroulé à votre bras un chapelet de pierreries, et que vous demeurez agenouillée un quart d'heure au pied d'un autel. Votre dévotion reste à la surface. Vous y mêlez des enfantillages qui la rapetissent. Dieu ne vous remplit pas le cœur. Sa loi ne constitue point la règle de votre conduite.

Vous vous croyez quitte envers lui avec des fleurs et des formules prononcées du bout des lèvres. Moi je base ma vie sur ma croyance. J'accepte les sacrifices qu'elle m'impose. Je suis au milieu de ma nouvelle fortune comme si elle ne m'appartenait point. Le jour où elle sombrerait je n'éprouverais ni surprise ni regret.

L'aiguillon d'une coquetterie ardente est en vous. Vous souffririez si une femme vous surpassait en élégance. Toute qui brille vous charme, et les sommets ne vous effraient pas.

Moi j'aimerais à cacher ma vie. Vous possédez une colossale fortune, et cependant quelque chose vous manque ; ce quelque chose vous sera donné par un mariage avec le prince Mikael, et vous l'épouserez... C'est un beau jeune homme, doux et tendre pour sa mère, ayant étrangement souffert de voir le présent mentir au passé de sa race. Son unique défaut est, je le crois, une sorte de faiblesse née de ses malheurs mêmes. La destinée l'a ployé sous son genou de fer. Il ne semble point de la taille de ceux qui soulèvent un parti et disputent une souveraineté. Ce fils d'un prince héroïque, et d'une mère deux fois sainte est devenu un jeune homme triste et pâle... Cependant si j'en crois mon impression, le prince Mikael est capable de mouvements généreux. Sa grandeur native reste en germe chez lui. Vienne l'occasion elle éclatera d'une façon soudaine. Mais si vous l'épousez, ne pensez point en faire votre esclave.

— Voilà qui est bizarre, dit Mercédès, vous l'avez plus étudié que moi.

— Sans doute parce que je reste désintéressée dans la question de mariage.

— Vous songerez cependant un jour à fonder une famille ?

— Peut-être, mais je ne ferai entrer dans mes projets ni l'intérêt ni l'ambition.

— Vous êtes trop parfaite ! s'écria Mercédès.

— Je ne suis que sage.

— Formulez donc votre avis au sujet de mon projet.

— Ne m'avez-vous point comprise ?

— Pas absolument.

— Vous aurez à vous faire accepter par la princesse, à vous faire aimer par Mikael. Loin de tirer vanité de vos millions, il faudra prendre à tâche de vous montrer d'autant plus douce et plus simple au milieu du luxe qui vous entourera que ce luxe vous l'aurez apporté !

— Et qu'on m'honorera en l'acceptant ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez.

— Je me borne à croire que vous vous trouverez en face de deux êtres que leurs malheurs vous devront rendre respectables et chers ; vous trouverez dans votre tact et votre bonté le moyen de changer un mariage de convenance en une union heureuse.

— Vous devez avoir raison, parce que jamais vous ne m'avez rien dit que d'absolument sensé ; mais je me demande si je serai capable de suivre ce conseil.

— N'épousez pas le prince avant d'en être certaine.

— Sans cela je serai malheureuse, n'est-ce pas ?

Clotilde serra la main de Mercédès.

— Je crois que vous êtes une véritable amie, lui dit-elle, jamais personne ne m'a parlé de la sorte, pas même ma mère...

La Brésilienne embrassa Clotilde avec une sorte d'emportement, et quand Mlle Gualbert l'eut quittée, elle médita sérieusement ses conseils.

Mais Mercédès était incapable de garder longtemps une idée grave ; sa mère en lui parlant de Mikael lui fit envisager la question sur un tout autre jour.

— Ohéris, lui dit Joséfa, épouse le prince Ypsolani ; tu deviendras une des plus grandes dames de Paris. Toutes les héritières te l'envieront. Il te fera honneur. Nous te donnerons dix millions, et nous faisons les frais de la corbeille. Jamais on n'aura vu à Paris un mariage plus magnifique. Ta belle-mère sera bien un peu triste, et te rappellera souvent le temps où elle régnaît dans un petit Etat ; tu la laisseras dire.

La vraie royauté aujourd'hui, ma fille, c'est l'argent, et la preuve, c'est qu'avec ton argent tu te paies une couronne de princesse. En somme tu seras chez toi souveraine maîtresse. Le notaire dressera un contrat qui t'assurera la gestion de tes biens. Sous aucun prétexte, ne consens à t'appauvrir. Quand on te montrerait un trône à retrouver, garde tes millions. Ton père t'a faite riche, tiens à ta richesse comme à ta peau. Nous ne vivons pas dans un siècle de préjugés bêtes. Sois de ton époque, mon enfant. A tout prendre les parchemins jaunés des Ypsolani ne valent pas notre or monnoyé. Laisse-leur l'orgueil de leur naissance, garde la vanité de tes millions. Nous souhaitons que cette union s'accomplisse, on en parle déjà, ne nous cause pas le chagrin de rompre ce mariage.

— Je te le promets, maman, répondit la jeune fille.

Mikael dansait ce soir-là chez le financier.

Mercédès se montra aussi gracieuse que possible, et le prince se dit qu'après tout il serait peut-être heureux avec cette jeune fille. Elle était assez jeune pour se corriger de ses défauts. Ce qui était en elle de volontaire, de léger, changerait au contact d'une créature d'élite. Puis Mikael en était venu à considérer comme un devoir de rendre paisible et facile la vie de sa mère. C'était une consolation pour lui de songer qu'elle retrouverait le luxe d'autrefois, et reconquerrait un peu de jeunesse dans une atmosphère heureuse. Lorsque le lendemain il parla à la princesse Ilona, de Mercédès, il le fit en termes confiants, et après un dernier entretien qui finit par s'empêcher d'un caractère de solennité, la princesse dit à son fils :

— Nous allons descendre et tu te mégalises ; tous deux nous mènerons le deuil de notre race. Dieu veuille au moins que tu sois heureux.

Elle voulait se faire illusion qu'en consentant au mariage de son fils, elle sacrifiait pour lui son orgueil.

Trois jours plus tard, Joséfa Bozan de Breuil, vêtue avec une simplicité de grand goût, mais montée dans sa plus magnifique voiture, fit une visite à la princesse.

Joséfa, en présence de cette femme qui avait régné, et qui, même au milieu de sa détresse, gardait une dignité souveraine, se sentit fort diminuée, en dépit de ses millions. Elle affecta la rondeur et la bonne grâce, et s'efforça de conquérir la princesse. Ilona se montra affable. Les deux mères s'entendirent assez durant cette visite pour que chacune d'elle pût prévenir son notaire.

Huit jours plus tard le projet de contrat était dressé.

La fortune de Mercédès lui restait en propre ; le prince refusa même qu'on lui reconnût un apport quelconque. Il mettait dans un côté de la balance sa couronne fermée, voilà tout.

Ce fut seulement lorsque ces préliminaires furent terminés que la nouvelle officielle du mariage se répandit. Elle produisit un grand tapage, et défraya les chroniques pendant une semaine. Quelques journaux parlèrent de la déchéance des Ypsolani, insinuèrent d'assez méchantes choses sur le compte de Bozan de Breuil ; mais en général la presse se montra gracieuse pour l'amphytrion qui tant de fois l'avait accueilli, et le financier dont le cœur s'ouvrait généreusement aux gens de lettres dans l'embaras.

On exposa le trousseau de Mercédès comme celui d'une princesse loyale. Le jour de son mariage l'église de Saint-Augustin fut garni de fleurs dont la note atteignit dix mille francs.

Tout Paris s'y donna rendez-vous.

Clotilde était demoiselle d'honneur de Mercédès.

Amico et sa mère assistaient au mariage, et pour la cérémonie, Julie avait envoyé à sa nièce et à sa belle-sœur deux merveilleuses toilettes.

Dans la foule Amico distinguait Valgras.

Lui aussi la reconnut. Son regard lui adressa à la fois un reproche et une prière ; elle baissa la tête et une larme tomba de ses yeux.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, appelez-le à vous, pour qu'il soit à moi !

Le soir même la nouvelle mariée partait pour l'Italie, et la princesse Ypsolani s'installait dans le magnifique hôtel de ses enfants.

VIII.

LES VICTIMES DES FOES.

Amico venait de revêtir sa robe la plus simple ; sur son visage se lisait une impression de bonté forte et chaleureuse. Tandis qu'elle attachait les brides de son chapeau, la servante nouait les quatre angles d'un drap dans lequel s'entassaient des vêtements de femmes, du linge, des chaussures d'enfants ; Mme Gualbert arriva au moment où sa fille se trouvait prête à sortir.

— Ma chérie, lui dit-elle, j'ai presque regret de t'avoir autorisée à faire cette visite de charité dans un quartier lointain ; peut-être auras-tu beaucoup de peine à trouver le misérable impasse dont il s'agit, et plus encore la famille Débaïle.

— Ne crains rien, mère ; les indications du docteur Chaumas sont écrites sur mon carnet. D'ailleurs le désir de consoler donne une seconde vue. Je trouverai des renseignements... Tout le monde, dans le XIII^e arrondissement m'indiquera la place P'incl. Embrasse-moi pour me porter bonheur.

Mme Gualbert sera longuement sa fille sur sa poitrine.

— Ah ! fit-elle, jamais une mère ne souffrit davantage de son impuissance à donner à son enfant la joie dont elle est digne !

— Maman ! maman ! répliqua la jeune fille en restant un instant le front penché sur l'épaule de sa mère, ne me plains pas trop. J'avais mis le rêve de ma vie dans une région où il ne pouvait fleurir... Mieux vaut garder son cœur saignant que de le voir meurtri par des mains indignes ! J'oublierai ! A force d'aimer les autres je cesserai de songer à ma propre douleur.

Elle s'arracha à l'étreinte maternelle et suivie de Thérèse elle descendit l'escalier.

Trois jours auparavant, Chaumas ayant une soirée libre était venu la passer chez ses amis. Il respirait à l'aise dans ce milieu sain pour l'âme et réchauffant pour le cœur. Après avoir côtoyé les grandeurs plus ou moins réelles du monde, s'être souvent senti écœuré en face de bassesses serviles, d'ambitions grouillantes, d'appétits furieux, il accourait chez les Gualbert affamé de repos, de causerie amicale. Assis à la table de Paulin il s'informait de la santé de tous, des travaux de tapisserie de sa fille, de la vie intime de sa femme. Les racontars des bureaux le distraient. Fatigué d'avoir vu durant le jour tant de cas de folie furieuse, de névroses aiguës, de cerveaux détraqués, de gens affolés, courant vers un double abîme, poussés par les mains de l'ivresse et de la débauche, il ne se retrouvait lui-même, que dans ce milieu loyal. Sans doute Paulin Gualbert n'avait rien de brillant dans l'esprit, mais il gardait un rare bon sens pratique. Julie et Amico, dans leurs toilettes simple le reposaient,

de la vue des femmes qui ruinent la famille pour leur toilette, et étaient avec une indécence insolente des parures dont elles devaient rougir.

Il racontait à son tour l'emploi de ses journées ; parlait des cas nouveaux qu'on l'appelait à soigner, sinon à guérir ; mettait Gualbert au courant des événements mondains, résumait pour lui la chronique des salons, du sport, du club, des tirs aux pigeons. Il décrivait jusqu'aux toilettes de Mme Bozan de Breuil, et les équipages de la nouvelle princesse. Il évitait de parler des folies d'André Gualbert, mais dans ses entretiens revenait le nom de Landry dont il prédisait le succès, et le souvenir de Clotilde qui savait demeurer simple et sensée au milieu de l'affollement de ceux qui l'entouraient.

— Ma chère enfant, dit-il un soir à Amico, j'ai besoin de vous pour une bonne œuvre. Figurez-vous que l'on m'a chargé d'adresser un rapport à la Commission des logements insalubres. Je ne sais pas si quelqu'un les lit, mais j'ai écrit le mien en conscience, et pour demeurer sincère j'ai dû m'égarer dans les quartiers les plus malsains de Paris. Certainement il va s'embellir, ce Paris, et à mesure qu'on perce des voies nouvelles, il repousse plus loin les cités lépreuses, les rues infâmes et les bagnes infects. Celui qui, après vingt-cinq ans d'exil, rentrerait dans une capitale, ne le reconnaîtrait plus.

Jadis la plaine Manceau était un village composé de cabarets de bas étages, de huttes de chiffonniers, de gloriettes étranges. Maintenant cette plaine est devenue un des quartiers les plus élégants de Paris, et les hôtels s'y alignent à perte de vue. Les lignes de tramway ont éventré les amas de cités s'étendant le long de la route de la révolte.

La petite Pologne a émigré. Mais la population de ces ruines de ces villages, de ces cités, s'écoule sans disparaître. Elle va plus loin, toujours plus loin, et fonde des colonies nouvelles dans les emplacements vagues, les coins abandonnés, jusqu'à ce que le mouvement de la civilisation la chasse, et qu'elle transporte ailleurs ses haillons.

On m'avait donc chargé de visiter des quartiers situés dans le XIII^e arrondissement, entre le boulevard de la gare et la rue Jenner.

Tout à l'heure je vous laisserai cette adresse. Elle rappelle le nom d'un homme qui, le premier, pensa que la folie était mal guérissable et que les malheureux qui en étaient atteints devaient pas être enchaînés à la façon des fauves, et coucher des litières pourries comme des hôtes de somme.

J'ai tout vu, tout décrit dans un rapport qui peut-être intéressera personne. Du moins le souvenir de cette course à vers les misères, les purulences, les hontes de l'humanité m'a fourni le moyen de soulager plus d'une douleur.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 60 cents, 1/2 de l'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois. Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par défaut du 1^{er} Janvier dernier, et même à titre complet (broché) de l'année aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Bolton 1886, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse No